

Céline Maltère

Les Cahiers du sergent Bertrand



COLLECTIF, *Catalogues lacunaires des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ*
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesca, récit d'une prostituée • De un à huit (reprise)

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*
Les Canines dans le pâté • Huit Nocturnes
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil

BOUGON ANONYME, *Kiffe-un-vieux.com*
Crack à l'hospice • Arnaque à Compostelle
Les sœurs Tapin • Cannibale foot • Homard à la Koons
Goncourt toujours!

LESVICES CAROLE, *Le Trou du Diable*

FRÉDÉRIC CHAGNARD,
Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette
Le Vieux au Rolleflex • Grosse Patate

PIERRE CHARMOZ,
Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

CHOCOLAT CANNELLE, *Témoin • Exhibition on line*
Vacances à l'Auberge rose

GASPARD DE LA NOCHE,
Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante
Vapeur mortelle • Fantaisie

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*
Pour dire sous la louche

YVES LETORT, *Le Sérum du docteur Pest*
Florence, l'amusée des offices • Mathilde
Un cas d'adoption • Huguette

LOUPETITOU, *Les Aventures du chevalier de Torgluff*

NOANN LYNE, *L'Ivresse des sens*

CÉLINE MALTÈRE, *Les Cahiers du sergent Bertrand*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques*
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

SYLVAIN R:É, *Faux Pas*

YAK RIVAIS, *Francoquin • Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal • Le Voyage dans les spasmes*

LES CAHIERS DU SERGENT BERTRAND



Céline Maltère

Les Cahiers
du sergent
Bertrand

Sous la Cape

L'illustration de couverture est de Hm Saïd
<http://hm-saidart.blogspot.fr>

Table des matières

Le Monomane.....	II
Le Triolet du sergent Chat	31
Le Mort et le Serpent.....	33
Le Rondel du Nécrophile	35
Les Fils du sergent Bertrand.....	37
La Machine infernale.....	43
« Je gratte, je fouille, je creuse ».....	45
Rondeau en guise d'épithalame.....	47
La charcutière et le sergent Bertrand.....	49
La Ballade du Sergent: « Dieu sur la bouche »	55
Volodia.....	57
« Ne jamais faire fi des boyaux ».....	59
Épithaphe.....	61
Chronologiquement... Sergent Bertrand.....	63

« J'ai toujours aimé les femmes à la folie. »

Confession du sergent Bertrand

Le Monomane

«C'était comme une page effrayante du registre de mon existence, écrite tout entière avec des souvenirs obscurs, hideux et inintelligibles. De temps à autre, cependant, semblable à l'âme d'un son envolé, un cri grêle et perçant, une voix de femme, semblait tinter dans mes oreilles. J'avais accompli quelque chose ; mais qu'était-ce donc ?»

Edgar Allan POE, «Bérénice»,
Nouvelles Histoires extraordinaires
(traduction de Charles Baudelaire)

Le lieutenant Bénédict regardait dans son télescope. À deux pas de la Lune, l'atmosphère était calme. Les yeux rivés sur le cimetière chrétien, il voyait les épingles cruciformes orner la croûte du satellite. Nulle chauve-souris ne dansait au-dessus des tombes ; il sourit en pensant qu'ils en avaient fini avec tout ce folklore macabre que seuls les écrivains se plaisaient encore à dépeindre.

«Enfin, se disait-il en repensant à la nouvelle qu'il avait lue le matin même dans le journal, l'énergumène est mort. Par-delà le parfum de scandale, sa littérature tombera vite dans l'oubli.»

L'événement n'en était pas un pour le lieutenant Bénédict :

l'écrivain Edgar Poe venait d'être retrouvé mort dans un caniveau de Baltimore. S'intéresser à la postérité de ce dégénéré? Il avait d'autres chats noirs à fouetter! Ce qui l'ennuyait, cependant, c'était qu'on appareillât une capsule pour l'ensevelir en grande pompe sur Nécropole Première. Il ne songeait pas à s'opposer à la volonté des Américains. Mais l'agitation qu'entraînait un tel événement n'arrangerait pas ses affaires.

Nécropole I venait d'être créée. Il suffirait de peu de chose pour exciter les fous. Symboliquement, inhumer l'écrivain sur une parcelle du satellite n'était pas une très bonne idée. Quand le lieutenant en avait référé à son supérieur hiérarchique, celui-ci lui avait répondu :

«Vous vous angoissez trop, lieutenant Bénédict. Si nous commençons déjà à faire du tri entre les morts, nous ne nous en sortirons plus. Dites-vous plutôt que c'est une aubaine pour nous de recevoir cette fameuse sépulture.

– Nous voulions éviter une transition brutale, j'en conviens. Mais depuis la création de Nécropole I, je ne vois pas, pour autant, les cimetières désemplir.

– Vous êtes un impatient doublé d'un pessimiste! En quelques mois, n'avons-nous pas vidé ceux de Paris? Je suis fier de notre travail.

– Il reste des morts à Lachaise et à Montparnasse.

– Bien entendu! Nécropole ne se fera pas en un jour! Qui aurait cru possible de réaliser aussi vite ce dessein insensé? Plus un mort sur notre Terre! Voilà notre objectif. *Démortifier* notre planète, un projet fou, comme vous le disiez sans cesse. Nous y sommes parvenus. Personne n'a protesté, l'opinion était avec nous.

– Même l'Académie a soutenu avec ferveur la construction de Nécropole!

– Les Immortels ne pouvaient qu'aimer cette idée. Les réti-

cences concernaient les problèmes techniques. La population avait peur qu'on supprime le passé mais, une fois rassurée, quel enthousiasme pour notre satellite!

– Et puis, les opposants les plus violents, je les ai mis derrière les barreaux.

– Vous avez eu raison. Ce sont les ordres que nous avons reçus de Monsieur Faucher. Notre ministre de l'Intérieur ne rigole pas avec les fauteurs de troubles. Tout cela pour dire que l'enterrement de ce modeste écrivain fait plaisir aux Américains, qui ont envoyé une lettre à Bonaparte: il ne s'est pas privé de leur répondre qu'ils devaient respecter les quotas, comme les autres. Mais notre Napoléon a fait une exception en autorisant une capsule immédiate pour Poe, il ne veut pas démotiver les troupes. J'ai entendu dire l'autre jour qu'on reprochait aux Français de s'approprier Nécropole. Quelle mauvaise foi! Nous avons monté ce projet sans aucune collaboration et on nous critique déjà de ne pas accueillir en une fois tous les morts de la Terre!

– Nous sommes victimes de notre succès.

– J'ai toujours cru en ce concept. Je craignais juste que la nostalgie ne l'emportât.

– L'effroi de voir raser les cimetières séculaires?

– Oui, lieutenant Bénédict. Finalement, la peur de la mort est telle que personne ne s'est vraiment opposé à la *Grande Déportation*. Vous le disiez à l'instant: il reste quelques tombes à Montparnasse. Ont-ils vidé la fosse commune?

– Pas encore, colonel.»

Avant de clore cette conversation, il avait ajouté:

«Je ne l'avais pas encore fait, lieutenant Bénédict: je vous félicite de vive voix pour cette arrestation qui a tranquilisé les Parisiens. Vous l'avez jouée fine. Nous en reparlerons bientôt. Le ministre envisage de vous remettre la Légion d'honneur.»

Des mois de traque, à tenter d'attraper ce fou! Heureusement encore que la jeune République allait saluer son exploit après l'avoir chargé de cette affaire effrayante qui l'avait empêché de participer comme il l'aurait voulu aux tout premiers voyages vers Nécropole.

En ce soir d'octobre 1849, il se souvenait de la chasse à l'homme qui lui avait causé tant de nuits blanches. Il se frottait les mains d'avoir jeté en prison ce criminel d'un genre nouveau. Depuis deux ans, des cas d'exhumation avaient été recensés dans des cimetières de France. L'imagination populaire avait d'abord attribué ces actes à un anti-nécropolien, mais il n'y avait aucune raison d'agir ainsi, c'eût été contre-productif. Alors, très vite, on y avait vu la dépravation d'un vampire venu sucer le jus des morts. Les manchettes des journaux avaient titré: «Gare au Vampire de Montparnasse!» Les femmes restaient cachées chez elles. On avait peur, dans les chaumières, que le vampire vînt se repaître d'un sang neuf dont il raffolerait.

Le lieutenant Bénédict était allergique aux histoires de fantômes et il déplorait que le siècle s'abîmât l'esprit avec de telles fadaïses (c'était d'ailleurs pour cette raison qu'il avait une dent contre Poe, mais c'est une parenthèse qui aidera à comprendre combien le lieutenant Bénédict versait dans le rationnel. Dans son dos, ne l'appelait-on pas «Monsieur Descartes»?). Quand il avait eu vent de cette affaire, il s'en était saisi immédiatement: il fallait faire cesser les rumeurs de vampire! Le problème arrivait à pic car il avait permis de faire taire les opposants au projet Nécropole: l'absence de cadavres sur la Terre suffirait à décourager l'espèce nécrophile – car on devait bien appeler par son vrai nom cette fureur perverse qui faisait agir le criminel des cimetières.

Creuser la terre ne suffisait pas au scélérat. Il n'avait rien non plus de ces pilleurs de sarcophages, avides de trouver des trésors. Son plaisir se nichait dans les recoins d'une âme vicieuse: il fouillait les fosses communes à la recherche d'un cadavre fraîchement enterré. On n'avait pas osé imaginer ce qu'il faisait avec ces femmes, mais le champ de bataille qu'il laissait au matin était des plus abjects: les mortes avaient le ventre ouvert, les membres découpés et les cuisses fendues. L'homme ne prenait pas la peine de les enfouir une fois son forfait accompli. Il laissait au grand air, pour le plaisir des corbeaux, ces femmes deux fois défuntes. Les chiens et les gardiens durent rester aux aguets. Mais le criminel n'agissait pas toutes les nuits et, parfois, les sentinelles perdaient de leur vigilance.

Persuadé depuis le début qu'il n'avait pas affaire à un vampire, le lieutenant Bénédict avait cherché des mobiles à ces crimes. Il pouvait se figurer le plaisir qu'on prenait à ôter la vie à une femme; il se disait aussi que la cupidité pouvait conduire à des comportements excessifs. Mais déterrer les morts! Quel instinct poussait donc un être à accomplir ce genre d'horreurs? Il se souvint, en tentant de s'imaginer la scène, combien il s'était senti mal quand Henriette, son épouse, avait été souffrante suite à une ingestion de moules avariées – elle ne pouvait s'empêcher d'avaler toutes sortes de cochonneries: son visage hésitait entre le gris et le jaune pâle, et quand ses haut-le-cœur l'assaillaient, elle ne retenait pas toujours le reflux stomacal dont l'odeur embaumait la pièce. Pourquoi l'image de sa femme malade lui était-elle revenue à ce moment-là? Parce qu'il ne trouvait pas en quoi le déterrement des cadavres procurait du plaisir.

Comme le criminel sévissait encore, le lieutenant avait créé un piège pour tenter de l'arrêter. Le cimetière Mont-

parnasse était en chantier. Pourtant, rien n'entravait cet homme. Les ouvriers ne travaillaient pas la nuit. Bien qu'on leur recommandât de ne pas laisser traîner leur matériel, ils oubliaient toujours une pelle dans un coin. Cela facilitait largement l'ouvrage du malfaiteur. Le lieutenant Bénédict aurait pu ordonner qu'on postât des hommes autour de la fosse commune. Non, il préférerait prendre en flagrant délit le brigand qui était peut-être un pervers, mais pas un imbécile! Il avait donc fait préparer une « machine infernale » (c'est ainsi que l'appelèrent les journaux) : il pointa une trentaine de fusils en direction du cimetière, ordonna qu'ils fussent installés à l'endroit des fréquentes traces de pas : le nécrophile passait toujours ici. Les fusils seraient reliés entre eux par un fil de fer qui actionnerait la détente lorsqu'il sauterait le mur et se prendrait les pieds dedans. La première fois, les armes manquèrent leur cible, mais elles effrayèrent l'homme qui ne revint pas de sitôt. On laissa en place l'artillerie au cas où il revisiterait les lieux. Le lieutenant y croyait peu. Il faudrait être fou pour se rendre là où on risquait de mourir sous la mitraille.

Néanmoins, le profanateur se montra de nouveau et Bénédict obtint satisfaction le 15 mars 1849 : un jeune homme s'était présenté de son plein gré à l'hôpital du Val-de-Grâce, grièvement blessé. L'horrible criminel s'exprimait avec douceur, et il n'avait même pas trente ans. Le lieutenant avait eu du mal à le croire : cet homme, militaire lui aussi, le déterreur et violeur de cadavres ? Et pourtant... Il dut se rendre à l'évidence : le sergent François Bertrand confessa sans délai ses crimes au médecin chargé de le suivre. Les rapports du docteur Marchal de Calvi ne laissaient planer aucun doute. On y lisait des choses atroces ! Le sergent Bertrand s'était confié au thérapeute en n'omettant rien de ses crimes : il relatait son goût pour le macabre, né en lui dans sa prime jeunesse. Nous passe-

rons les détails sur les horreurs dont il était l'auteur, mais on ne peut plus douter qu'il existe des comportements humains qui dépassent l'entendement.

Le lieutenant Bénédict pouvait se glorifier d'avoir pu arrêter le « Vampire de Montparnasse ». Le docteur avait consigné les confidences du jeune sergent et il avait conclu à une « monomanie érotique destructive ». Ce diagnostic fut à l'origine de la clémence des juges : la cour martiale ne retint pas contre le monomane les circonstances aggravantes. Ils eurent même du mal à comprendre ce que le sergent faisait avec ces femmes. Il fut donc condamné à un an de prison et, à l'heure où le lieutenant Bénédict se souvenait de l'affaire, Paris pouvait dormir tranquille !

Il était plus de minuit. Il n'avait pas envie de quitter des yeux Nécropole I.

« Dormez en paix, chers morts, à l'abri des regards et des hommes mal intentionnés. Vous avez désormais votre planète. » Maintenant que l'affaire était bouclée et que le sergent croupissait en prison, le lieutenant Bénédict s'autoriserait le voyage. Dans quelques jours, il assisterait à l'enterrement de l'auteur américain, non pas pour saluer son œuvre, mais pour se montrer sur les clichés que ferait Nadar de l'événement. Pour la première fois, il circulerait entre les tombes stellaires.

Il faut préciser que le projet, bien qu'unanimement accepté, avait soulevé de longs débats : à quoi ressemblerait Nécropole ? Devait-on reproduire, à l'identique, ce qu'on avait eu coutume de faire sur Terre ? Le cimetière gigantesque rappellerait-il les sépultures moussues qui dataient d'un autre âge ? Certains défendaient bec et ongles cette idée (les Académiciens faisaient

partie du lot) : on devait honorer les morts de la même façon, leur construire un abri de marbre, dresser des monuments qui évoqueraient ce qu'on avait connu ici. Ces *passéistes* ne s'opposaient pas au peuplement funèbre de Nécropole à condition qu'on rétablît à l'identique ce qu'on déconstruisait ici.

Contrairement à eux, les *progressistes* pensaient qu'on devait repartir à zéro, faire table rase, réinventer la mort ! – ils aimaient les grands mots qu'ils mâchaient savamment ; ainsi se croyaient-ils plus intelligents que les autres. Dans le camp progressiste, une femme était particulièrement virulente : elle dédaignait ses adversaires, les séduisait pour mieux les piétiner, le sourire mécanique toujours figé sur son visage de femme-enfant. Elle se prénommaît Dévin, on ne savait pas d'où cela sortait ; ses adversaires la soupçonnaient de s'être baptisée ainsi elle-même pour se donner de l'importance. Quoi qu'il en fût, Dévin – qu'on devait prononcer « Dévine » au risque de se voir accablé des sarcasmes de la belle – n'avait pas eu gain de cause. On était arrivé à un compromis plutôt satisfaisant entre les deux parties : Nécropole I abriterait des régions de toutes espèces. Elle aurait une géographie qui contenterait les sensibilités diverses, et le cimetière chrétien serait conservé. On le confierait à des artistes : les Romantiques se bousculaient déjà au portillon. La plupart des anciens morts seraient ensevelis dans ce cimetière qui occuperait les trois quarts de la surface de Nécropole, et Dévin enrageait : elle aurait voulu que fussent rayés de la carte macabre tous les restes d'un passé qu'elle ne cessait de qualifier improprement de son adjectif préféré : « glauque ». De plus, son athéisme lui faisait haïr l'idée de ce cimetière chrétien démesuré où elle ne serait jamais enterrée, à moins d'en avoir les moyens ou de se convertir.

Les Académiciens détestaient cette peste, mais elle était

la protégée du ministre de l'Intérieur, Faucher, qui lui avait délivré un laissez-passer pour Nécropole. Même le lieutenant Bénédict, chargé de la sécurité, n'avait obtenu que tardivement cette faveur! Il ne partageait pas pour autant l'avis furieux des *passéistes*: il trouvait que, vêtue de son costume de métal, Dévin était charmante, surtout quand elle arborait ce bustier de palladium, cadeau probable d'un amant qui se morfondait et ne serait jamais contenté.

Hormis le cimetière chrétien, il y avait déjà le carré des chiens et des chats (pour les autres animaux, on avait décidé qu'on les réduirait en poussière afin de ne pas encombrer Nécropole). Par la même technique, on se débarrasserait des cadavres des truands et des indigents, des cocottes déchues et de ceux qui ne pourraient pas s'acquitter des frais de transfert en capsule. La mort aurait un coût. Pour ne pas effrayer les peuples, on avait déporté aux frais de l'État les anciennes sépultures. Mais qui mourrait après le 1^{er} janvier 1850 devrait se conformer à la nouvelle législation. Des cartographes et des hommes de loi établissaient le cadastre du satellite: au-delà du cimetière chrétien pourraient dormir éternellement les mécréants, les juifs, les païens en tout genre.

Les luiseliers¹ s'étaient reconvertis en fabricants de capsules. Ils avaient reçu des subventions et ils étaient aidés par le CDRN, Centre des recherches nécropoliennes, où se réunissaient les plus habiles savants: au début, les cercueils volants paraissaient ridicules mais, en seulement quelques mois, la technique s'était perfectionnée grâce aux trouvailles des Russes, qui avaient inventé la capsule d'uranium.

Précisons que l'état de la recherche sur l'espace était plus avancé qu'on ne le croit de nos jours: bien entendu, Nécro-

1. Fabricants de cercueils.

pole I n'était pas implantée à des millions d'années-lumière. Même s'ils ne s'étaient encore jamais rendus sur la Lune, trop lointaine, les hommes pouvaient contempler, à l'aide d'un simple télescope, l'immense cimetière stellaire. Cependant, Nécropole I ne se voyait pas à l'œil nu. Mais qui aurait voulu avoir les yeux tournés sans cesse vers ce qu'il désirait oublier ? Le satellite était assez proche pour qu'on pût s'y rendre sans mal, juste assez éloigné pour qu'on n'eût pas toujours, comme une lune, sa face ronde à portée de vue.

Le canon d'expulsion aurait prêté à rire : il semblait si bancal que les premiers visiteurs de Nécropole I avaient mis un temps fou avant d'accepter de monter dans leur capsule. Le ministre lui-même avait voulu donner l'exemple, accompagné de Dévin qui, ce jour-là, avait clamé son ravissement dans les journaux : mais au dernier moment, elle n'était pas partie, atteinte d'une maladie subite. Dans son cercle d'intimes, elle n'avait pas cessé de répéter que si Faucher voulait finir en miettes, cela le regardait. Le décollage s'était très bien passé et la capsule gouvernementale était arrivée à bon port. Alors, Dévin avait retrouvé la santé et exigé de faire partie du prochain convoi.

Quel cinéma, pas encore inventé, avait eu lieu sur Nécropole I ! On aurait dit que les autorités oubliaient que c'était un lieu de mort. Dévin s'était pavanée entre les tombes ; elle avait coupé le ruban du carré des indigents, en versant une larme de crocodile. Une photographie, accrochée au mur de son bureau, immortalisait cet instant. Le peuple s'outra. On fit des lois pour éviter ces épanchements trop fréquents. Nécropole I était un cimetière qu'on ne devait pas rappeler toujours à la mémoire. On regrettait que le projet fût déjà dévoyé. La planète se fit donc oublier, bien que quelques événements, comme la capsule de Poe, fissent parler d'elle dans les gazettes.

Dans le fond de sa cellule, le sergent Bertrand avait suivi l'actualité de Nécropole. Ce lieu le faisait rêver. Ah! s'il ne s'était pas fait prendre aussi bêtement dans le cimetière du Montparnasse, il aurait pu tenter d'assouvir sa passion là-haut, loin du regard de tous. Il faisait des rêves éveillés, se voyait vivre sur Nécropole, entouré de son harem de défuntes. Combien de temps croupirait-il dans cette geôle qui le privait de ses plaisirs? Pour l'instant, il devait montrer pattes blanches, prouver à son médecin qu'il était en voie de guérison. Le docteur Marchal de Calvi ne cessait pas de lui dire qu'il ne sortirait pas de là tant qu'il aurait en lui ces pulsions macabres. Le sergent répondait ce qu'il voulait entendre :

« J'éprouve encore les tiraillements pervers qui ont fait de moi un criminel. Mais dans mon âme, docteur, je sens aussi l'appel de la famille. Je désire épouser une tendre jeune fille, faire des enfants avec elle et vivre une vie normale. J'en appelle à Dieu et à vous: bientôt, je vous démontrerai que je mérite une seconde chance. »

Il avait mutilé ces cadavres malgré lui et il avait aimé les femmes à la folie. Il avait connu des maîtresses bien vivantes, répétait-il à son docteur. Il était un homme très pudique qui ne supportait pas qu'on attentât à la dignité d'une vierge.

« Ayant été élevé très religieusement, j'ai toujours défendu et aimé la religion, mais sans fanatisme. »¹

Il ajoutait que s'il était entré dans l'armée, c'était par goût de l'agitation et du changement. Le docteur était attendri par des propos d'une telle sincérité; il était sûr que la confession de ces horreurs avait contribué à purifier l'âme du sergent. Il

1. Confession du sergent Bertrand.

défendait l'idée que l'humeur sanguine en excès avait quitté son corps sous l'effet de ses confidences, bien qu'il pensât aussi que les nombreuses saignées qu'il avait accomplies sur lui n'étaient pas sans rapport avec sa guérison.

Il plaida pour que le sergent Bertrand reprît une vie normale. Grâce à l'action de son médecin, celui-ci retrouva la liberté au cours de l'année 1850. Afin de se faire oublier, il réintégra l'armée et s'enfuit en terre africaine.

Le lieutenant Bénédict s'étonna de sa libération, mais fut heureux de le savoir parti en Algérie. Loin de lui, le nécrophile ! Il avait du pain sur la planche : on finissait de raser le cimetière du Montparnasse. La capitale serait bientôt vidée de tous ces morts. Le lieutenant travaillait sur le dossier des catacombes : devait-on conserver l'ossuaire ? Le lieu connaissait depuis des années un énorme succès au point que les puissants venaient régulièrement le visiter. Le sujet fut débattu à l'Assemblée : Dévin, en tête des *progressistes*, hurlait à la tribune qu'on n'avait pas à conserver ces crânes dans la ville, qu'il fallait aller jusqu'au bout du projet Nécropole. Par souci d'économie, elle défendait l'idée qu'on fit sauter l'ossuaire à la dynamite. Son discours souleva un tollé ! Cette femme ne respectait rien. On lui souhaita que ses morts fussent amenés au centre d'équarrissage et qu'il ne restât pas une seule poussière de ses enfants. Comme prévu, elle pleura, et Faucher se fit un plaisir de la consoler. Statu quo : pour le moment, on ne toucherait pas aux catacombes.

On vota à la hausse le budget nécropalien. Un nouvel impôt vit le jour ; personne ne s'y opposa car il était pour le bien des morts.

Les jours s'écoulaient ainsi. Nécropole I faisait ses rotations. Elle accueillait chaque jour de nouveaux morts et, sur Terre, on ne saurait bientôt plus à quoi ressemblait un cadavre. On

mit fin au système des veillées. Un groupe de professionnels s'occupaient du défunt quand son corps était encore chaud. Plus personne n'était confronté aux affaires funèbres. On rayait au mieux les images qui s'y rapportaient. Par mégarde, on subissait parfois le face-à-face macabre – nul n'était à l'abri de constater le trépas d'un proche au matin ou la disparition subite d'un nourrisson... Mais, autant que possible, on anticipait les décès et, au moindre signe de déclin ou d'agonie, on faisait appel à un professionnel.

Plus qu'elle ne l'était déjà, la mort devint taboue. Les poètes furent invités à ne plus aborder le sujet du temps qui passe, ce qui ulcéra les Romantiques dont la plume adorait tremper dans la glu sépulcrale. (Les textes qu'on a retrouvés plus tard avaient été publiés sous le manteau: Vigny s'en donnait encore à cœur joie!). Le lieutenant Bénédict commandait la police chargée de veiller à ce que personne ne contrevînt au règlement. C'était un travail ennuyeux. Il se rendait dès que possible sur Nécropole, pour se changer les idées et s'assurer que les ensevelissements fussent exécutés dans les règles.

Jusqu'en 1878, tout se déroula ainsi, dans le ronronnement des machines qui déterraient les corps à travers toute la France et dans le bruit explosif du canon, propulsant les défunts sur les lieux de l'oubli. Le lieutenant Bénédict prendrait bientôt sa retraite. À la pensée de se retrouver avec Henriette, plus décatie de jour en jour, il se dit que la vie était mal faite. Quoiqu'elle fût détestable, il avait un faible pour Dévin avec qui il passait du temps. Quelques virées sur Nécropole les avaient rapprochés. Elle avait résisté au charme du vieil homme aussi longtemps qu'elle avait pu. Mais un jour, elle avait senti qu'il était temps de lui céder, d'autant plus qu'il parlait d'acheter une parcelle coûteuse sur Nécropole, pour y ensevelir plus tard les femmes qu'il avait aimées. Dévin ne

devait pas manquer une telle affaire, et elle s'était donnée à lui, sous le beau mausolée qu'on avait élevé à la mémoire de Chateaubriand: on avait fait bâtir cette sépulture grandiose pour compenser la destruction de sa tombe sur l'îlot du Grand-Bé. Les Malouins n'avaient accepté qu'à ce prix la déportation du poète défunt.

Dévin fut la maîtresse de plusieurs hommes de l'époque: elle avait un amant dans chaque port, ce qui lui permettait d'assurer sa carrière et sa destinée post-mortem. Elle qui s'était tellement élevée contre la construction du cimetière chrétien rêvait pourtant d'y être ensevelie parce que c'était là que dormaient les puissants.

Elle eut raison d'anticiper le destin: le 7 janvier 1878, elle mourut plus tôt que prévu. Le lieutenant encadra l'appareillage de sa capsule. Il n'avait pas dit à Henriette qu'il avait dépensé l'héritage qu'elle avait reçu de sa famille pour acquérir cette parcelle de terre sur Nécropole – encore moins que la tombe qui y serait construite ne comportait que deux places, dont il avait réservé la première à Dévin... Sous prétexte de surveiller les ultimes préparatifs, il contempla le visage de sa maîtresse: son rictus ne la quittait pas. Ses cheveux courts lui donnaient des airs masculins. Oh! comme elle était belle! Même privée du souffle de vie, elle conservait ce charme qui avait contribué à lui faire gravir les échelons. Or, il ne pensait pas que le repos de sa maîtresse, à l'abri du caveau familial, serait troublé par une chose inattendue. Le passé allait rattraper le lieutenant Bénédict quand il entendit rapporter certains faits. À peine remis de son chagrin, il dut se rendre à l'évidence: celui qu'il avait pourchassé autrefois, remis en liberté depuis de nombreuses années, avait replongé dans son vice...

Un peu avant l'ensevelissement de Dévin sur Nécropole I, le lieutenant avait entendu dire par quelques voyageurs stellaires que certaines tombes avaient un drôle d'aspect. On avait rassuré ces gens: vu le nombre d'inhumations qui avaient lieu depuis une décennie, le sol était devenu meuble. La terre qu'on importait n'avait pas la même tenue que celle que l'on trouvait sur notre planète et il était possible qu'elle remuât un peu, d'autant plus qu'on ne maîtrisait pas les vents spatiaux et que toutes sortes d'intempéries inconnues sur la Terre pouvaient sévir sur Nécropole.

«Rassurez-vous, avait dit l'officier chargé de consigner les requêtes des familles dans le registre nécropolien. Vos morts sont en sécurité et vous pouvez les oublier l'esprit tranquille. Vivez, en attendant votre heure.»

Les familles qui avaient des moyens financiers se déplaçaient sur Nécropole le jour de l'enterrement: elles savaient que le voyage serait unique car on interdisait à quiconque de pratiquer le culte des morts. En revanche, on assurait à tous les habitants une surveillance et un entretien réguliers. Le bruit était venu aux oreilles du lieutenant: pourquoi rapportait-on, depuis quelques mois, la même rumeur? Il trouvait très bizarre cette théorie de la terre mouvante sous la gifle des brises sidérales. Il décida de se rendre sur place.

Une fois dans le cimetière chrétien, il constata que certaines tombes qu'on n'avait pas encore recouvertes de leur dalle présentaient un aspect étrange. À moins qu'une taupe géante ne vécût sur ce satellite, comment expliquer la raison de ces mottes de terre enlevées et replacées? Quoiqu'il eût bientôt l'âge de la retraite, le lieutenant avait l'esprit vif et, tout de suite, il trouva des similitudes avec les faits élucidés autrefois à Paris.

Il se cacha derrière un mausolée et attendit que se produisît

quelque chose. La nuit ne surviendrait pas: elle était continue. Nécropole recevait les pâles reflets de la Lune. Après quelques heures de patience, le lieutenant aperçut une silhouette qui approchait avec prudence. Vu que la créature marchait à quatre pattes, il crut d'abord qu'il avait devant lui une bête. Mais très vite, il comprit la nature de cet animal qui s'était dirigé vers la tombe fraîchement refermée de Dévin: avec ses ongles, l'homme – car oui, c'était un homme, c'était même le nécrophile! – creusa la terre. Il en dégaga la défunte. Impossible de relater ce qui arriva à cette femme avant que ses membres fussent éparpillés... Revenu à la raison, il rassembla le corps dépecé, le replaça en vrac dans sa boîte et le remit en terre. Ce travail était harassant. Juste après les agapes, le sergent Bertrand, ce charognard venu sévir sur Nécropole, se roula en boule et s'endormit, repu.

Le lieutenant était horrifié: il n'avait jamais vu un homme commettre de tels actes. Même s'il avait lu les rapports du docteur Marchal, il ne s'imaginait pas comment cela était réalisable. Pourquoi n'avait-il pas bougé quand le sergent avait goûté le corps de sa défunte maîtresse? «Oh Dévin! Pardonne-moi.» pleura-t-il dans l'ombre lugubre du cimetière chrétien. Puis il se ressaisit. Son esprit militaire prit le dessus sur sa peine, et il s'interrogea: «Comment est-ce possible? murmura le lieutenant Bénédict. Comment cet homme est-il venu jusqu'ici? Sans eau, sans nourriture... Qui l'a conduit sur Nécropole?»

Il ne se précipita pas, il savait qu'il aurait ses réponses. Il attendit que le sergent se réveillât, prêt à lui mettre les menottes.

Lorsqu'il ouvrit les yeux et vit penché sur lui son ennemi, le sergent Bertrand émit un cri aigu, un hurlement comme seules savent en pousser les femmes. Il ne tenta pas de se débattre.

« Vous êtes complètement fou! s'écria le lieutenant. Venir jusque-là pour commettre vos crimes?

– Il n'y a plus de cimetière où j'habite.

– Ah! l'animal! Il a réponse à tout! Vous êtes malade, sergent Bertrand. Bénissez donc le ciel que je sois venu sur Nécropole pour vous soustraire à cette... monomanie. Vous allez venir avec moi et m'expliquer ce qui vous a pris. Vous n'êtes plus un jeune homme. Je croyais que ce vice vous était passé, ou que vous étiez mort! Mais venir sur Nécropole! L'idée est insensée. »

Le sergent Bertrand avait vieilli. Il conservait néanmoins ce regard innocent qui l'avait disculpé bien des années auparavant. Il suivit, tête baissée, le lieutenant Bénédict. À la station, il entra dans une capsule à trois places qui le ramènerait sur Terre, en compagnie de celui qui l'avait confondu une seconde fois.

Pendant les heures de vol, le lieutenant Bénédict commença l'interrogatoire :

« Maintenant, je vous écoute. Racontez-moi ce qui s'est passé depuis votre sortie de prison, en 1850.

– Je ne crois pas que tout cela va vous intéresser.

– J'en jugerai moi-même, sergent. Qu'avez-vous fait une fois devenu libre?

– Que vous me croyiez ou non, j'ai tenté de rentrer dans le rang. La disparition des cimetières m'a aidé à tenir bon et, comme je l'avais promis à mon médecin, j'ai trouvé une femme et je l'ai épousée.

– Ça ne vous a pas fait drôle, de coucher avec une vivante?

– Ironisez, lieutenant, mais vous ne croyez pas si bien dire. Ces étreintes m'ennuyaient à mourir... Nous avons eu une petite fille. L'idée d'être père ne m'intéressait pas non plus. Peu à peu, mes envies renaissaient. Quelques années après nos

noces, j'ai cédé aux pulsions qui m'animent dans des cimetières du Havre qu'on n'avait pas encore désaffectés. D'avoir goûté de nouveau à cette passion qui ne m'a jamais quitté décupla mon désir. Je délaissai Pauline, pauvre femme pâlichonne que je n'ai jamais aimée. Je me suis même pris d'amitié pour une charcutière.

– Ne me racontez pas de sornettes.

– Ce que je vous dis est vrai. Je vous passe cet épisode. Une obsession, pourtant, s'était emparée de moi. J'entendais tellement parler de Nécropole I. Ce projet de *démortification* m'avait anéanti. Cette planète serait mon salut.

– Ce n'est pas une planète, mais un satellite de la Terre.

– Peu importe. Je voulais m'y rendre coûte que coûte. Les allées et venues sont contrôlées; je n'avais pas de laissez-passer. J'ai tenté d'en obtenir un, mais les questions pressantes du fonctionnaire m'ont persuadé de procéder autrement. Dois-je vraiment vous dire comment je m'y suis pris?

– Je le crains.

– Alors, je vous avoue qu'au désespoir, j'ai empoisonné mon épouse.

– Vous aviez tous les vices. Vous voilà devenu meurtrier.

– Pauline était très malheureuse. Je n'étais jamais à la maison, je ne tenais pas en place. Depuis quelque temps, j'occupais un poste de gardien de phare. Elle était persuadée que j'avais une liaison.

– Avec votre charcutière?

– Elle l'a cru longtemps. Devant sa mine triste, je devais agir.

– Vous l'avez tuée par charité chrétienne?

– Vous pouvez vous moquer...

– Ou pire! Vous l'avez tuée pour retrouver votre désir pour elle?

– Figurez-vous que je n’y ai même pas songé. Je lui ai fait une soupe à la sauce Jégado.

– C’est-à-dire ?

– Vous ne vous souvenez pas de cette Bretonne ? Une célèbre empoisonneuse dont j’admire les exploits. Autour d’elle, on tombait comme des mouches. Elle avait de secrets potages...

– Je n’ai pas vos références, sergent Bertrand.

– Elle a tué plus de trente personnes !

– Allez, allez ! Venons-en au fait.

– Pauline a avalé ma soupe de pissenlits que j’avais assaisonnée avec de l’arsenic. Le chiffre 33, l’arsenic.

– J’ai de plus en plus de mal à vous suivre.

– Pauline est morte. Je lui ai commandé une capsule monoplace, et je m’y suis glissé au moment de l’encapsulation.

– Pourquoi ce subterfuge ?

– Vous savez très bien, lieutenant, que si j’étais parti officiellement sur Nécropole, je n’aurais pas eu le temps d’agir et j’aurais été surveillé. Quand ils l’ont mise en terre, directement dans sa capsule comme le disait le testament, je n’ai pas eu besoin de beaucoup de temps pour sortir de la tombe et j’ai agi tout de suite, non pas sur elle que je ne désirais plus, mais sur les inconnues qu’on avait envoyées dans la même caravane.

– Est-ce que vous vous rendez compte que vous n’auriez pas tenu longtemps ?

– Oui ! Et je serais mort en aimant. Mais vous m’avez privé du plus doux des trépas. »

Le lieutenant Bénédict touchait au terme de sa carrière. Qu’est-ce qui se trouvait face à lui ? Son trophée, l’énigme universelle d’un homme qui avait outrepassé les limites de l’humanité. Il se dit qu’il pouvait le faire guillotiner, mais

à quoi bon remuer les peurs du peuple par un procès retentissant? Révéler que Nécropole n'était pas un éden pour les défunts qu'on y ensevelissait? Il fut effrayé à l'idée que le projet d'une vie fût anéanti par la capture de ce sergent. On lui reprocherait de l'avoir laissé sortir de prison autrefois. Quel scandale! Le problème était insoluble.

Le lieutenant regarda le sergent Bertrand, un homme vieillissant qui avait tué sa femme et profané des tombes. Le condamner ou le laisser en vie? Quelle pitié de le voir ainsi inoffensif, en proie à ses démons. Finalement, son érotisme morbide était déjà sa punition.

Il repensa à ces années et, subitement, comme un cheveu sur la soupe, cette question lui brûla les lèvres et tomba de sa bouche:

«Sergent Bertrand, vous aimez Edgar Poe?»

Il ne trouva rien d'autre à dire.

Le Triolet du sergent Chat

Le sergent Bertrand est un chat :
Il ne traîne pas les gouttières.
Qui s'amuse à la lune altièrè?
Le sergent Bertrand est un chat !
Au ventre ouvert de l'héritière
Il cueille une pelote entière !
Le sergent Bertrand est un chat
Qui s'ébat dans les cimetières.

Le Mort et le Serpent

À vingt-cinq ans, la Juive, que l'on croyait Caire, faisait tourner les tables. Elle fut la seule à percevoir les sanglots qui s'évaporaient :

« Entendez-vous, messieurs? Quelque chose a frémi. »

Roulant machinalement sous ses doigts les billes précieuses de son collier, elle fit taire les rires. Tous croyaient à une mise en scène. Son producteur ne l'avait-il pas poussée à s'inventer des goûts macabres, à foncer le mystère? Réunis dans la chambre orientale, les hommes ne savaient pas s'ils devaient se livrer à cette comédie avec elle.

« Je les entends, ces femmes. Elles crient vengeance. »

Les messieurs se lassaient : Theda la magnifique finirait bien par devenir folle.

Ils se levèrent. Elle referma la porte et s'enfonça dans sa rêverie.

« Venge-nous, Serpent du Nil. Glisse-toi entre les pierres. Fais à l'homme ce qu'il nous a fait. »

Voilà ce que disaient ces murmures d'outre-tombe.

Sans comprendre les paroles obliques, le lendemain elle fit venir un cab et ordonna d'être conduite au Havre. Pour le voyage, elle s'était vêtue d'une peau de serpent.

Quel étrange équipage sur le chemin du retour! On ne s'étonnait plus des frasques de l'actrice. Le squelette de résine qu'elle tenait dans ses bras effrayait les enfants. « C'est un faux! N'aie pas peur. » répétaient leurs parents.

Theda n'aurait pas cru qu'il était si facile de profaner une tombe. Une fois dans sa chambre, elle se déshabilla et dit langoureusement, penchée sur le squelette :

« À nous deux, mon Sergent. Voyons ce que j'ai dans le ventre. »

Le Rondel du Nécrophile

La lune est froide au Mont Parnasse
Où les ventres nus se déchirent.
Le sergent suçote et aspire
Dans la nuit les tendres carcasses.

Les servants du diable grimacent
À la vue du hideux vampire.
La lune est froide au Mont Parnasse
Où les ventres nus se déchirent.

Mais les chauves-souris s'agacent
D'entendre l'homme qui désire
Le jus qu'elles voudraient sentir
Sur leur langue, vert et filasse...
La lune est froide au Mont Parnasse.

Les Fils du sergent Bertrand

«Elles accouchent à cheval sur une tombe, le jour
brille un instant, puis c'est la nuit à nouveau.»

Samuel BECKETT,
En attendant Godot

Il se passa des choses étranges dans plusieurs cimetières du pays. Au matin, les gardiens retrouvaient des cadavres exhumés. Ils pensaient qu'une taupe dégénérée s'extasiait sur leurs terres.

Les faits se reproduisirent. Le mammifère aveugle fut oublié. Vu l'ampleur du désastre, ils crurent ensuite qu'un vampire se déchaînait la nuit, et la rumeur se propagea dans les journaux qui consacrèrent plusieurs manchettes à l'incident macabre. Pour de plus amples détails sur la manière dont procédait l'auteur des faits, il faut se référer aux annexes du *Monomane* qui relatent sans complaisance la découpe, le viol, les entrailles : ne jamais faire fi des boyaux.

Les cris que j'entendis étaient d'une nature inconnue. À minuit, que faisais-je au cimetière ? Je cherchais le réconfort du marbre gris et, comme je n'avais pas un sou, j'en profitais pour composer un bouquet rare de fleurs artificielles que j'offrirais à Ulricha, ma bien-aimée, quand j'irais la revoir dans la soupenne de cet hôtel miteux. Ah ! l'amour avec les cafards...

«Pourvu qu'on ait l'ivresse!» répétait-elle sans cesse depuis notre rencontre au Cabaret des âmes perdues. Elle était même un peu poète mais, mon Dieu, qu'elle était froussarde! Quand les événements eurent lieu à Paris, elle ne voulut plus faire un pas en dehors de chez elle alors que j'étais persuadé que l'insalubrité des lieux risquait davantage de lui nuire que la créature des cimetières. Je lui disais :

«Mais voyons, Ulricha, ma tendre petite femme! Comment veux-tu qu'un être dont le péché mignon est d'aimer les cadavres vienne s'intéresser à tes jolies fesses roses?» J'avais beau lui redire qu'elle n'avait rien à craindre, elle ne sortit plus de sa chambre avant que l'affaire ne fût résolue.

«Ils l'ont trouvé!» s'écria-t-elle ce 16 mars 1849, jour où les journaux révélèrent qu'on avait démasqué le «Vampire de Montparnasse», un jeune homme bien élevé, un sergent bien sous tous rapports qui occupait ses nuits à éventrer et à violer les mortes. Moi, je dis: «Chacun ses passions.» Ulricha ne supportait pas que j'excusasse ce dangereux pervers.

«Ne vaut-il mieux pas qu'il s'en prenne aux macchabées plutôt qu'à des vivantes comme toi?»

Et à tout coup, nous nous disputons elle et moi, ce qui nous permettait aussi d'avoir nos réconciliations.

Les mois passèrent. Curieux des faits qui avaient terrifié la ville et le pays, je me rendais désormais dans les cimetières. Ulricha m'en fit le reproche; je lui cachai mes escapades dont elle ne comprenait ni le but ni le plaisir: de but, je n'en avais aucun. Je ne versais pas dans les vices de cet homme qui me fascinait; mais mon plaisir était de capter les frémissements du silence et de m'imprégner d'une odeur qui n'existait là que la nuit, le parfum du buis encensé et de la pierre humide. J'eus le malheur de m'inspirer de mes promenades nocturnes pour écrire un poème que j'offris à ma bien-aimée. Si je lui avais

jeté une casserole d'eau bouillante en pleine face, elle n'aurait pas moins hurlé. Suite à cet incident, nous ne nous vîmes plus pendant plusieurs semaines, et nous en étions là quand j'entendis ces cris dont je parlais plus haut. J'étais en train de cueillir une belle pivoine en cellulose, précieuse matière synthétique qui ne courait pas les nécropoles, fleur sans vie qui aurait l'avantage de ne pas faner si Ulricha ajournait nos retrouvailles: je m'étais fait avoir deux fois en achetant des tulipes à prix d'or qu'elle avait balancées par le vasistas coulissant – et j'ai encore l'image en tête de cette fenêtre-guillotine qui s'abattit sur mon offrande et sur mes quatre francs.

Je cueillais donc cette fleur lorsque les cris de femmes me tirèrent de ma rêverie. Ils venaient de loin, sans doute de l'endroit où j'avais escaladé le mur. J'avançai prudemment entre les tombes quand un autre hurlement vint m'égratigner les oreilles. Il était impossible que je fusse le seul à entendre ces appels d'outre-tombe: ces femmes souffraient tellement qu'elles raclaient dans les graves le tissu de mes doux tympanes.

Je n'avais jamais eu l'occasion de devenir un héros. Ces appels déchirants précipitèrent mes pas qui crépitaient sur le gravillon. Je ne supporte pas que l'on fasse du mal à une femme quand elle ne l'a pas mérité. Si j'ai parfois frappé mon Ulricha, c'était pour l'édification de son âme pitoyable.

«À nous deux, l'assassin!», mais je me raisonnai et me dis qu'on n'avait jamais vu un meurtrier organisé au point d'occire sa proie sur les lieux de sa dernière demeure. «La paresse, toujours la paresse! Plus facile de manier le couteau que la pelle. À nous deux, misérable!»

Les hurlements ne cessaient pas. Cette fois, je distinguai deux voix, qui ne se turent pas à mon approche. Quelles étaient ces drôles d'araignées dont je voyais les ombres sur une tombe? Côte à côte sur la pierre moussue, elles avaient

les cuisses écartées. Je trouvai d'emblée la chose obscène et je détournai le regard. Mais de nature curieuse, je me dirigeai vers elles, prenant soin de ne pas faire de bruit. Je crus à une étroite tribade car leurs jambes s'enchevêtraient, leur chevelure balayait le sol – et leurs cheveux si longs auraient dû m'étonner au tout premier abord, mais j'étais fasciné par cette scène inédite au point que je ne remarquai pas qu'elles étaient fraîchement mortes, et j'éprouvai, devant ce spectacle, des bribes du désir illicite qu'avait dû ressentir le fameux sergent Bertrand.

Je fis quelques pas vers elles, oublieux de mon amour pour la douce Ulricha, décidé à offrir mes services à cet arachnide affolé.

Quelle ne fut pas ma stupeur quand je vis, qui sortaient de leur ventre, la tête fleurie de nourrissons! Les deux femmes accouchaient de bébés mort-nés, comme elles auraient pondu des œufs et, à chaque secousse, elles criaient de douleur! Plus près d'elles, je pus voir la verdeur de leur corps qui se tortillait à la lune. Leur peau décomposée s'offrait le luxe hypodermique d'une blancheur d'os. Elles s'acharnaient à enfanter, mais n'évacuaient que des foetus visqueux qu'aurait volontiers conservés l'aimante Madame Verlaine... Mes mortes manquaient pourtant de son instinct maternel, et une force obscure les poussait à faire naître, dans la nuit du cimetière, leur progéniture larvaire.

Obnubilé par ce spectacle, j'oubliai mon désir furtif et je me concentrai sur ces accouchements diaboliques. Parmi ces cocons morts, j'en vis trois qui bougeaient, propulsés avec force hors des utérus terreaux. Mais les parturientes continuèrent leur travail, sans se soucier des signes de vie qui gargouillaient sur le gravier. Les trois garçons bougeaient! Ils tentaient de pousser leur cri de nouveau-nés tandis qu'une

pellicule gluante les empêchait de respirer. Je me précipitai sur eux, j'arrachai le sac placentaire qui manqua de les étouffer et je pris dans mes bras ces petits êtres hideux auxquels j'avais retiré leur voile noir.

Alors que je m'éloignais d'elles, dont les souffrances ne se termineraient qu'à l'aurore, elles que je ne verrais pas ramper ce soir-là vers leur fosse, j'emportai mes trois fils. Ulricha serait gaga.

En regardant leur face ridée de vieux nouveau-nés, je savais que je tenais dans mes bras les enfants du sergent Bertrand.

La Machine infernale

« Rangez donc l'ail, le crucifix et vos remèdes de ratichon! Vous connaissez le dicton? Alors, versez votre vinaigre à l'égout. Les vampires sont des loubètes: ils dégénèrent, habitués à tout ce folklore. Le vôtre doit rire sous cape... Selon moi, il n'y a aucun doute: la machine que j'installe trouvera ses ailes de chauve-souris. »

Ainsi parla, hilare, le lieutenant Bénédict, bien décidé à arrêter le malfaiteur qui sévissait dans le cimetière Montparnasse. Il ne croyait pas à leurs histoires et en avait assez de ce cortège de pleureuses, des aboiements des chiens et des piètres gardiens. Au matin, à quoi leur servait-il de s'apitoyer devant les corps de femmes déterrées? Rien ne l'agaçait plus que leurs mines contrites, leurs plaintes incessantes. Et ces manchettes qui rendaient le peuple fébrile!

« Le Vampire de Montparnasse! Et puis quoi encore? Quel siècle de fous! » grognait-il en lisant son journal.

« Bougez-vous, bande de mollusques! »

Sur ses ordres, les soldats installèrent son piège: une trentaine de fusils furent posés derrière le mur qui longeait le cimetière. Les reliant entre eux, un fil de fer tendu sous les gâchettes actionnerait les armes si quelqu'un le frôlait, et un feu d'artifice mitraillerait l'horrible criminel.

Ce soir-là, le sergent Bertrand sortit du Luxembourg. Vêtu d'une cape pour se protéger de la pluie, il avait rendez-

vous près de la fosse commune – un rendez-vous galant avec des inconnues. Il passa rue Froidevaux: ni une, ni deux... Personne! Il saute le mur: trente-cinq gueules de fusils l'attendent, forent le linceul opaque qui couvre la nécropole.

Une seule balle troue le derrière de sa capote.

Nullement découragé, il dit :

« Allons voir au cimetière d'Ivry si j'y suis. »

Je gratte, je fouille, je creuse.
Chartreux amour, divine blatte.
La rouille d'un clou me chatouille.
Une rate silencieuse
Gueuse d'animal automate
Gargouille à l'âme que je souille.
Des fiancées que vous aimâtes
Je troue l'abdomen et je touille...
Je creuse, je fouille, je gratte.

Rondeau en guise d'épithalame

Sonnez le glas, mauvais prélats,
Sortez pelles et coutelas :
Le sergent Bertrand se marie !
Sa fiancée est endormie
Sur un sinistre matelas.

Araignées, vers et cancrelats
Chantent un air de qui-va-là :
Quel rival découvre son lit ?
Sonnez le glas !

Pour les noces, nul tralala :
Le cadavre, bel échalas,
Porte une robe cramoisie ;
Sous les candélabres moisiss
Dansera la verte puella.
Sonnez le glas !

La charcutière et le sergent Bertrand

Au Havre, le mariage eut lieu en grande pompe. Depuis qu'il avait confié ses crimes au docteur Marchal de Calvi, le sergent Bertrand se sentait soulagé de son vice. Remis de sa blessure et de son séjour en prison, il avait connu les déserts d'Algérie, mais s'était ennuyé en milieu indigène. La ville! Il préférait la ville, la France, ses femmes et ses cimetières chrétiens.

Encore attaché au passé, il épousa une employée des pompes funèbres. Il se disait qu'ainsi, il n'aurait pas à s'abîmer les ongles, accroupi dans la boue, avec une chance sur dix de déterrer une femme. Combien de fois avait-il été déçu de découvrir que le cadavre tant espéré était de sexe mâle? Ah non, il n'était pas un inverti, et le premier qui viendrait l'accuser de crime sodomite devrait répondre de la chose en duel. Mais, comme il s'en doutait, il ne rencontra pas de braves.

Lorsqu'il épousa Pauline, il espérait beaucoup de ces premières noces. Il goûterait à la chair vivante et, qui sait, peut-être lui ferait-il un enfant? Pour se prouver qu'il laissait derrière lui sa passion macabre, il quitta l'armée. Il se consacrerait à son nouveau foyer, à sa petite femme décidément trop chaude: les étreintes avec elle lui faisaient l'effet d'un pâté qui avait trop cuit. Il n'arrivait pas à se faire à cette viande fraîche et rose, à ces petits cris de plaisir qu'elle poussait pourtant avec pudeur pendant l'amour. Il se souvenait de ses mortes,

discrétion incarnée! Leur peau flétrie et odorante, l'inégale haleine des asticots qui parfois le rendait jaloux, tout cela lui manquait... Il redoubla d'efforts! « Il faut aimer Pauline, il faut aimer Pauline! répétait-il pour lui-même. Le docteur Marchal de Calvi disait que j'étais un passionné. Même les juges n'ont pas retenu de circonstances aggravantes contre moi. Ils ont déclaré que les femmes dont j'étais épris auraient dû porter plainte si l'on voulait me condamner. Moi, je savais que je pouvais compter sur leur silence. Mes chéries! Mes tendres amantes! De tout âge, je vous ai aimées. »

Quelques années avant son mariage, le 11 juillet 1849, on apprenait que le sergent Bertrand était puni de la peine maximale pour violation de sépulture. « Un an de prison! Vous avez la totale. » Voilà ce qu'avait décrété le terrible tribunal militaire, choqué qu'on déterrât les morts. Que le sergent les mutilât et les violât avait dû sembler dérisoire, et l'esprit du commun, qui plus est celui de soldats, n'avait pas pu assimiler de tels faits.

Pauline le lassait déjà. De plus, elle ne permettait pas qu'il lui rendît visite sur son lieu de travail: il ne put jamais rencontrer les défunts que préparait sa femme pour leur dernière demeure. Obligée par son père à accepter ce travail, elle n'aimait pas son métier, et le sergent se répétait comme une antienne: « Margaritas ante porcos. » Il se forçait quand même à l'aimer. Ils se marièrent l'année de ses trente-trois ans: il prit cela pour un signe – celui du Christ, de l'arsenic et du porphyre.

Mais dans cette ville du Havre, malgré toute sa bonne volonté, l'ennui le gagna. Il résista quatre ans, le temps de faire une fille à sa femme. Quand la petite grandit, il fut saisi de cette envie de dépecer les cadavres canins, passe-temps de sa jeunesse. Il se dit qu'il devait assouvir ses pulsions renaissantes s'il ne voulait pas devenir fou.

Il fut déçu par les cimetières du Havre, qui n'avaient rien

à voir avec Montparnasse ou Lachaise. Que pouvait-il y faire s'il était nostalgique? Il les arpena de jour, repérant les noms sur les tombes, rêvant à l'impossible. Parfois, un médaillon retenait son attention: sur la photographie, une jeune femme figeait son sourire. Son idéal dormait là, sous la pierre... Il était pourtant raisonnable. Inutile de chercher à coucher avec une morte enterrée depuis un siècle. Il savait repérer les tombes fraîchement creusées. Ah! si le miracle des premiers jours à Bléré pouvait se reproduire! La pluie avait surpris les fossoyeurs: ils n'avaient pas comblé la fosse, et il n'avait eu qu'à se servir de la pelle qu'ils avaient laissée là. À l'époque, il était puceau; il n'avait pas osé faire autre chose qu'exhumer sa jeune victime. Il était resté hébété devant son corps inanimé mais beau. La mémoire ne lui faisait pas défaut. Il reviendrait ce soir et il vérifierait s'il n'avait pas perdu la main.

Durant le dîner, Pauline fut volubile. Toutefois, il aurait été incapable de répéter ce qu'elle avait raconté. Le flot de paroles se perdit dans les relents mentaux du cimetière.

Pudique, il n'aurait pas livré plus de détails. Il suffit de dire que cette nuit-là, après des années d'abstinence, il ne put se retenir longtemps sur le corps moisi d'une femme d'un certain âge. Après l'acte, il lui ouvrit le ventre, le dépouilla de ses entrailles et taillada sa cuisse flasque. Mais, chose qu'il n'avait jamais faite, il eut la présence d'esprit d'ensevelir à nouveau sa victime et ses vieux boyaux.

Sur le chemin du retour, il se dit qu'il vieillissait. En portant ses doigts pleins de terre et de sang au visage, il respira le parfum des tombes qui lui avait tellement manqué.

Le lendemain, il était de corvée. Pauline, qui avait dû s'intoxiquer à trop parler lors du souper, avait une mine atroce et restait alitée. C'est lui qui irait faire les courses et qui s'occuperait de l'enfant. «Quelle plaie, se dit-il, alors que je renouais à

peine avec mes amoureuses!» Mais il était chargé de famille. Il ne pouvait pas laisser mourir de faim tout ce beau monde dans sa maison.

Le panier sous le bras, il partit acheter le nécessaire vital. Quand il passa la porte de la charcuterie, il eut une illumination. La maladie de son épouse, c'était la providence qui mettait sur sa route l'associée dont il rêvait tant. Arrivé à l'âge de raison, il ne cessait pas de se dire qu'il lui fallait agir avec discernement. À quoi bon déterrer des cadavres si c'était pour en rester là. «L'utile à l'agréable!» s'écria le sergent Bertrand, et la femme porcine qui œuvrait derrière son étal se retourna. Son regard pénétra l'homme affable, prêt à faire la gémulation devant cette révélation.

«Vous désirez?» demanda la charcutière.

Il lui répondit oui.

Ils firent plus que sympathiser: le sergent l'admira! Il pouvait rester des heures à lorgner ses saucisses, ses pâtés. Elle lui faisait goûter à ses multiples confectons. Pour tout dire, il arriva même à cet homme d'être infidèle à ses cadavres et de se soulager dans une terrine abondante achetée chez sa charcutière.

Ils apprirent vite à se connaître. La grosse femme fut attendrie par son adoration. Elle ne devint pas sa maîtresse, autant le dire très vite avant que quiconque se fasse des idées. Mais elle fut son associée. Comment toucher au meilleur prix la matière première? Le sergent Bertrand ne lui cacha rien de ses goûts. Secunda fut l'amie, la complice et la confidente. Elle ne grimâça pas lorsqu'il l'amena au cimetière et qu'il découpa en morceaux la femme morte qu'il avait abusée. Elle se contenta de remplir le seau des viscères du cadavre que le sergent avait évidé.

Désormais, ce que la charcutière proposait avait une

saveur nouvelle: elle fabriquait des vol-au-vent, des tourtes et des quiches du Havre que tous les clients s'arrachaient. Ils la félicitaient de vendre de tels produits. Ô le fumet inégalable! Plusieurs fois par semaine, le sergent et la charcutière humaient la chair de qualité dont chacun profitait selon ses intérêts.

Parfois, ils se montraient imprudents: dans leur excitation, ils oubliaient de remblayer la fosse. Quand le sergent se fit embaucher comme gardien de phare, nul ne se demanda de quoi étaient faites les petites andouilles dont il se gavait en contemplant la mer.

La Ballade du Sergent: « Dieu sur la bouche »

Rêveur, dans l'ombre de sa chambre,
L'enfant imagine des femmes :
Vierges et matrones se cambrent
Sous la caresse polygame.
Et mu par des pensées infâmes,
Il embrasse, sans répugnance,
Les corps inertes que la lame
A privés de leur existence.

Ces hymens, songes impossibles,
Attristent le jeune amoureux.
À la lecture de la Bible
Naît un projet ambitieux :
« Tous les êtres créés par Dieu
Méritent qu'on les idolâtre. »
Dans les fossés luxurieux
S'offrent des bêtes olivâtres...

Passion, primes voluptés !
Sur la charogne il s'extasie,
Mais il rêve à d'autres beautés
Et devient sergent à Paris.

Les maîtresses sont enfouies
Dans une humble fosse commune.
Belles dames ensevelies,
Qui vous eût baisées sous la lune ?

« Quand j'ai mutilé mes amours
Et les ai disputées aux mouches
On a vu en moi le vautour :
J'ai embrassé Dieu sur la bouche. »

Volodia

La chaleur était infernale. L'hydre assoiffée que je portais sur sa tombe avait été, des heures plus tôt, un bouquet de blancs camélias.

Un chaton m'attendrit lorsque je franchis la porte du cimetière: il se gavait de lait, et il me fit penser au chèvrefeuille somptueux dont je croquais les fleurs au goût amer.

Mes oreilles bourdonnèrent. Le soleil tapait si fort que je semblais marcher au milieu d'une aire de rocailles: il s'élevait du sol une fumée d'été. Drôle d'idée que ces morts attablés qui étaient leur cigare en jouant au poker.

Mes yeux se voilaient de fatigue, je ne tenais plus sur mes jambes; la langueur s'emparait de moi.

Je m'allongeai sur une pierre. Je m'étais toujours dit que je voudrais mourir en contemplant le ciel – bien que je fusse une impie, comme les gens de mon siècle. Des buses, que je pris d'abord pour des vautours, volaient près du grand peuplier. Je sentis alors le poids d'un regard étranger. Personne autour de moi, à moins d'un fou tapi dans l'ombre d'un mausolée. Je me rassurai en pensant que cette espèce de monomane ne sévit que de nuit. Quand je voulus me relever, ce me fut impossible: mon dos se collait au tombeau, et des liens invincibles cherchaient à me retenir.

«En plein midi, c'est impensable.» J'étais sûre de m'être assoupie; je gageais sur mon cauchemar. Par des mouve-

ments de tête, je pus voir que personne n'était spectateur de mon drame. Je m'agitai inutilement parce que cette pierre de Volvic, moussue et froide, ne me laisserait point partir.

Par un mouvement vif, je me cambrai et tentai de jeter un regard en arrière. Non, je ne rêvais pas : elle ne me quittait pas des yeux et elle me souriait, beauté infinie qui se fige, médaillon amoureux... Mon cou s'offrait à elle. Je ne désirais pas me débattre. Après tout, la caresse était invisible.

J'eus une vision de neige, couchée sur Volodia, morte en 1903.

« Ne jamais faire fi des boyaux »

*Annexe du Monomane,
extrait d'un rapport du lieutenant Bénédict*

Ce texte confidentiel dresse une liste des horreurs découvertes au matin dans certains cimetières parisiens. Le lieutenant Bénédict conservait ce document dans ses dossiers, mais ne voulait pas le rendre public afin de ne pas affoler la population.

« C'est l'œuvre d'un fou, l'œuvre d'un fou... J'ai demandé à mes officiers de relever dans le détail l'étendue du massacre, mais à peine avaient-ils commencé que leur estomac s'est retourné. Je ne peux compter que sur moi-même dans cette affaire macabre. J'ai dressé cette liste, afin de m'imprégner de la folie de cet homme que je traque – car seul un homme serait capable de commettre ces atrocités. Pas un chacal, pas un vautour, pas une hyène... Qui peut seulement croire au vampire ?

« Pour qu'une enquête avance, ne jamais faire fi des boyaux. En eux, comme un antique augure, je pourrai trouver les indices. Ils me diront si je fais fausse route. »

1. Cuisses lacérées
2. Ventres bâillant sur l'intérieur
3. Intestins en guirlandes
4. Chair molle hachée
5. Lèvres fendues
6. Sexe ouvert au couteau
7. Traces de viol sur la jeune morte
8. Un bras tordu
9. Un foie, un ovaire
10. Ou un estomac
11. Une vieille jambe cassée
12. Membres éparpillés
13. Zébrures sur la viande
14. Fissures de la peau
15. Cadavres en cohortes
16. Jetés çà et là
17. À l'envers
18. Œil rieur
19. D'une longue agonie post-mortem

Épitaphe

« Ô morts,
Ne vous morfondez pas :
Du fond des cieux,
Il y aura toujours quelqu'un
Pour vous aimer. »

Chronologiquement... sergent Bertrand

1823 (29 octobre) : Naissance de François Bertrand.

1844 : Après une jeunesse nourrie de fantasmes, près du camp de la Villette, le sergent Bertrand retire des cadavres d'animaux noyés (chiens, moutons) pour son plaisir.

1846 : Il tue des animaux afin de satisfaire ses instincts sexuels. Au cimetière de l'Est, il a l'idée de déterrer des cadavres.

1846 (mars) : Premiers tests pour le peuplement du satellite Nécropole I.

1847 (entre mars et mai) : Près de Tours (à Bléré), le sergent Bertrand commet sa première violation de sépulture, une femme enterrée la veille. Il agit en pleine journée, à midi, puis revient de nuit.

1847 (mai-juin) : De retour à Paris, il se rend au cimetière du Père-Lachaise entre neuf heures et dix heures du soir. Il déterre un cadavre de la fosse commune, une femme d'environ quarante ans. Pendant quinze jours, il retourne sur les lieux tous les soirs. Jusque-là, il ne commet aucun viol. Il se contente de se donner du plaisir en touchant les cadavres.

1847 (12 novembre) : Il arrive à Soissons, où se trouve le dépôt de son régiment.

1848 (10 mars) : À Douai, il déterre une jeune fille qui a entre quinze et dix-sept ans. À neuf heures du soir, il commet son premier viol.

1848 (15 mars) : À Lille, quatre corps de femmes sont violés.

1848 (16 juillet) : Toujours dans le nord de la France, à Doullens dans la Somme, il ne fait rien car la terre est trop dure à creuser.

1848 (17 juillet) : Installé au camp d'Ivry, il se rend au cimetière du Montparnasse.

1848 (19 juillet) : Le sergent Bertrand écrit son premier poème, *Je gratte, je fouille, je creuse*.

1848 (25 juillet) : Il exhume, au cimetière d'Ivry, le corps décomposé d'une jeune fille de douze-treize ans, et la viole.

1848 (juillet) : Le lieutenant Bénédict est chargé de l'affaire du « Vampire de Montparnasse ».

1848 (du 20 au 25 août) : Le sergent Bertrand déterre une petite fille de sept ans et une femme entre trente-huit et quarante ans. Il ne les viole pas, mais les éventre. Il écrit *Le Rondel du Nécrophile*.

1848 (du 25 juillet à novembre) : Il se rend deux fois seule-

ment au cimetière du Montparnasse. La première fois, il ne fait rien mais, la seconde, il sort de la fosse commune une sexagénaire et une petite de deux ou trois ans. Il ne viole que la première. Toutes les autres profanations auront lieu dans le cimetière des suicidés et des hôpitaux. Parfois, il peut exhumer jusqu'à quinze cadavres avant de trouver une femme. Il mutile d'une nouvelle façon deux femmes. Il les ravage puis se donne du plaisir.

1848 (1^{er} novembre): Le lieutenant Bénédict invente une machine pour traquer le sergent Bertrand, dont il ignore encore l'identité.

Ce dernier écrit le triolet *Le sergent Bertrand est un chat*.

1848 (6 novembre): Un coup de feu tiré à bout portant ne le décourage pas: il déterre une noyée de vingt-six ans qui sera, d'après lui, sa plus grande jouissance. Il écrit la fameuse *Ballade du sergent Bertrand – Dieu sur la bouche* et *Rondeau en guise d'épithalame*.

1848-1849 (du 6 novembre au 15 mars): Le sergent Bertrand va deux fois au cimetière. Des coups de feu sont tirés. Il reçoit une balle, ce qui ne l'empêche pas de se rendre au cimetière d'Ivry. Un autre tir, à Montparnasse, ne l'atteint pas.

1849 (15 mars): Le sergent Bertrand se promène. Il sort du Luxembourg et, en passant rue Froidevaux, près du cimetière du Montparnasse, l'envie lui prend de s'y rendre: quand il escalade la clôture, il est criblé de balles. Grièvement blessé, il va à l'hôpital du Val-de-Grâce où il est confié au docteur Marchal de Calvi.

1849 (11 juillet): Condamnation à un an de prison pour viol de sépulture (les crimes commis sur les cadavres de femmes ne sont pas retenus contre lui).

1849 (7 octobre): Mort d'Edgar Poe.

1850 (26 mai): Sortie de prison du sergent Bertrand.

1850 (juin): Naissance des fils du sergent Bertrand au cimetière du Montparnasse (le père en ignore l'existence). Les enfants seront adoptés par Ulricha et son mari.

1856: Le sergent Bertrand se marie au Havre et quitte l'armée. Son épouse se prénomme Pauline.

1860: Naissance de sa fille unique.

1861: Rencontre du sergent Bertrand avec une charcutière du Havre, Secunda, avec qui il noue une amitié très forte. Il devient gardien de phare.

1864-1867: Des violations de sépultures sont constatées au Havre.

1877 (25 décembre): Mort de Pauline, femme du sergent Bertrand, par empoisonnement.

1877 (28 décembre): Le sergent Bertrand se rend clandestinement sur Nécropole Première et profane des tombes.

1878 (10 janvier) : Sur Nécropole I, il viole la sépulture de Dévin, une demi-mondaine de l'époque. Seconde arrestation du sergent Bertrand par le lieutenant Bénédict.

1878 (25 février) : Mort du sergent Bertrand, qui repose dans un cimetière du Havre.

1915 : Le cadavre du sergent Bertrand est à son tour profané par une célèbre actrice, Theda Bara, à qui les défuntes violées, lors de séances de spiritisme, ont demandé d'être vengées.

1965 : Hommage de Jean Benoît au sergent Bertrand. Le costume de nécrophile est réalisé par l'artiste. Il est présenté à l'exposition surréaliste *L'Écart absolu*.

2015 : Un cas étrange se produit dans le sud de la France : une femme est abusée par une certaine Volodia, morte enterrée au début du siècle. Le fait laisse penser à un cas de *nécrophilie inversée*.

2015 : Publication des *Cahiers du sergent Bertrand*.

DE CÉLINE MALTÈRE

Les Corps glorieux

(à paraître à la Clef d'argent, collection KhRhOnyk)

Le Cabinet du Diable

(à paraître à la Clef d'argent, collection LoKhale)

Scènes d'esprit et autres nouvelles

(à paraître aux Deux Crânes, collection Mandibule)

Canines et flore,

micronouvelles parues et à paraître aux Deux Zeppelins

« L'Aven », extrait de Bipenne, les deux saisons,

Microbe #90

« Gisant au chat noir » (Les cadavres amoureux),

« La Chauve-souris » (Bipenne) et « Contrepoisons et antidotes »
(Lectures pour une héroïne pure), *Mange Monde #9*

« Scène de couvent » et « Les Globules automatés » + édito
(à paraître dans *Sous vide #3*)

« Ah! sous-fifre de Dieu! – hasard », « Cybèle »,

« Pygmalion perdant II »

et « Diptyque de la femme fourmi – volet droit »
(à paraître dans la revue *Verso*)

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-293-1

Achévé d'imprimer en septembre 2015
sur les presses de Sobook (59100 Roubaix)

Dépôt légal : septembre 2015.

Tirage limité à 100 exemplaires,
et 20 exemplaires hors commerce.